

Anjesa Dellova, *A ho ho ho*, de la série « Lamentations », 2022, peinture à l'huile sur toile, 160 x 160 x 4,5 cm, FAP 1423, Collection d'art de la Ville de Lausanne



La pratique artistique d'Anjesa Dellova commence par la vidéo, filmant surtout sa famille et ses amis, puis elle est passée à la photographie. Ces deux médias lui permettant de prendre de la distance tout en observant comment les choses bougent.

Lors de son cursus académique, elle se doit de toucher à la peinture et c'est tout naturellement qu'elle privilégiera l'usage d'une couleur unique pour ces toiles. Ce qui l'intéresse étant la peinture comme matière et son rapport à la toile support. L'artiste apprête ses toiles avec un fond qui n'est pas lisse mais présente, tel un crépis plus ou moins fin, une rugosité ajoutant à la matérialité de la peinture à l'huile qu'elle applique en la frottant directement sur la toile à l'aide de pincesaux souvent bon marché. Travaillant en monochrome, la nuance et la profondeur de chaque zone sont obtenues par l'intensité de frottement et de peinture posée.

Dans les compositions de Dellova, trois niveaux peuvent être distingués.

Tout d'abord les visages et les yeux où le matériau « peinture » se met au service de la transmission des émotions.

Ensuite dans les vêtements et rares éléments paysagers, la peinture est pure technique.

Et finalement les espaces laissés blancs, vierges de toute intervention.

Par la stylisation et l'uniformisation des formes de visages et du traitement des yeux, qui sont une récurrence dans les œuvres récentes de l'artiste, il y a la volonté d'effacer l'individu au profit de l'émotion vécue. Les vêtements, s'ils rappellent stylistiquement certaines pièces de costumes folkloriques, sont traités comme des espaces d'expérimentation de la texture et sont au service du matériau « peinture » et non de la narration.

Dans cette série des « Lamentations » traitant de l'expression de la douleur, ces personnages frontaux qui flottent dans un espace sans profondeur figurent un rituel funéraire albanais. En groupe, en cercle, les hommes entament une plainte funéraire et pleurent ensemble la personne défunte.

L'artiste aime à prévoir ses toiles en fonction de l'espace d'exposition qu'elles habiteront. Elle installera par exemple trois toiles sur des murs adjacents pour visuellement entourer le spectateur d'une ronde et l'intégrer ainsi au rituel.



Crédit Guadalupe Ruiz OFC 2022

L'artiste exploite une même couleur aussi longtemps que nécessaire (parfois plus d'une année) pour aller au bout des possibilités expressives et techniques que celle-ci offre, travaillant les mêmes thématiques en divers monochromes. En principe des couleurs vives et plutôt gaies qui contrebalancent les propos mélancoliques et sombres des thématiques et des expressions dépeintes.

Elisabeth Llach, *Comme une furieuse et sensitive envie de se mettre à l'abri*, 2022, peinture acrylique sur toile, 135 x 200 cm, FAP 1424, Collection d'art de la Ville de Lausanne



Au CACY par Anne-Laure Lechat

Un travail autour de la représentation du corps féminin que l'artiste revisite et investit à partir de sources d'images très diverses, issues de l'histoire de l'art, de photographies, d'images populaires, etc...

Elle retravaille l'image dans le désir d'aller au-delà de la représentation pour chercher la surprise, le dérangement, l'inconnu. Il n'y a pas de préparation au début d'une nouvelle œuvre mais un cheminement que l'artiste poursuit jusqu'à satisfaction. Elle aime se mettre en danger, cherchant les limites, celles du kitsch, du dérangement, du chaos.

« Comme une furieuse et sensitive envie de se mettre à l'abri » commence par la projection d'une photographie des années 1920 montrant une femme jouant avec son reflet dans un miroir. Ce corps comme coupé en deux inspire l'artiste qui en fait la figure centrale d'une composition mouvante, éclectique, comme une sorte de collage qui collisionne plusieurs mondes à la recherche de vibration, de mouvement. Il n'y a pas de hiérarchie dans la composition mais une circulation où chacun est invité à faire son propre voyage.

L'artiste, fascinée par la gravure et plus particulièrement celle d'Albrecht Dürer, en projette à l'aide d'un bimer sur sa toile et en reproduit des pans agrandis (le lévrier couché au centre en bas notamment). Ainsi les coups de pinceaux incisifs et précis tels des sillons de burin créent une accumulation de traits qui scindent l'espace. La gravure est énergie.

Les éléments peints à contrario amènent douceur et onctuosité mais l'artiste s'interdit de devenir rassurante, confortable, ne surtout pas s'endormir et toujours créer la surprise, inattendu. C'est le rôle de la peinture fluorescente tachant la toile, cette couleur n'existant pas dans la nature, elle amène un élément incongru, une interrogation.

Se refusant à l'hyper-productivité, l'artiste travaille sur une toile à la fois, longuement, se laissant le temps d'aller au bout d'un monde. Et c'est également l'invitation qui est faite au spectateur de prendre le temps de l'explorer lentement jusqu'à ces confins.